



GARÇON, remettez-nous ça !

C'est une révélation de la rentrée littéraire française. Retenez ce nom, Gay, *Bruno Gay*. Portrait d'un écrivain garçon de café.

PAR ARNAUD VIVIANI
PHOTO JEAN-LUC BERTINI

Dieu sait si j'en ai fait des rencontres avec des écrivains de tous poils, de tous sexes, mais à la fin de celle-ci, je me suis dit : « C'est l'une des meilleures ». Il est vrai que Bruno Gay sort du cadre sociologique habituel de la littérature française. Ce garçon de café de cinquante-six ans, qui officie dans une brasserie de la rue de Rennes (75006), publie un premier roman, *No Zone*, étonnant et beau, aux éditions Léo Scheer. Avant d'en parler, continuons un peu les présentations. Je ne sais pas si, en suivant le célèbre axiome de Sartre, Bruno Gay joue au garçon de café lorsqu'il travaille (sans doute que oui), mais une chose est sûre : pour ce qui est très vraisemblablement sa première interview avec un journaliste, il joue parfaitement à l'écrivain. Et pas n'importe lequel. A l'écrivain confirmé. Au sens de : qui a fait sa confirmation.

Bruno Gay est né à Paris. « Dans le XIV^e arrondissement, comme de nombreux Parisiens, puisqu'une majorité des cliniques se trouvent là » m'apprend-il au passage. Je ne serais pas venu pour rien. Ses parents sont

justement pour son brassage de population. Garçon de café, avec de la classe, est un lieu idéal d'observation. « Et puis, ajoute-t-il, servir, ça me plaisait. Je me suis donc condamné au lumpenprolétariat ». Il me raconte qu'il aurait pu être publié à vingt et un ans. Son manuscrit, un roman, avait été accepté par une maison d'édition, mais c'est lui qui y a finalement renoncé. « Je ne voulais pas être un écrivain précoce » dit-il avec une telle simplicité qu'on le croit absolument. « Ensuite, je n'ai rien lu ni écrit pendant quinze ans. Diète complète. » C'est en emménageant enfin avec sa famille « dans un logement décent », en quittant sa chambre de bonne donc, que Bruno Gay recommence à écrire. D'abord, de la poésie. Qu'il montre alors à un de ses amis, écrivain. On aimerait bien savoir qui. Mais quand je pose la question, le sympathique Bruno se ferme à double tour. On s'en fout. Toujours est-il que l'ami écrivain lui lance en matière de défi : « C'est bien, mais tu ne tiendras pas à la longue. » Quelques temps plus tard, Bruno Gay lui amène une nouvelle. L'écrivain la lit et la lui rend en lui disant juste, d'un ton

« Servir ça me plaisait. Je me suis donc condamné au Lumpenprolétariat »

des bourgeois qui l'emmènent au concert, à l'opéra, au théâtre. Mais ce qui n'est pour eux qu'un environnement culturel est pour lui la source de nombreuses illuminations, m'analyse-t-il aujourd'hui. Très vite, il prend conscience que s'il possède une chambre de bonne et trois oeuvres d'art, il ne pourra jamais rien lui arriver. C'est exactement ce qu'il va faire. Il collectionne de l'art et vit dans une chambre de bonne (y compris, pendant un temps, avec sa femme et trois enfants, me dit-il dans un souffle) et « effectivement, il ne m'est rien arrivé », ajoute-t-il en souriant, avec sa bonne tête de bienheureux. Il a fréquenté la Sorbonne mais il ne voulait pas devenir enseignant. « Je voulais être rentier mais mes parents s'y sont opposés » dit-il finement. Alors il a choisi garçon de café. D'une part à cause de sa grand-mère qui lui disait : « Avoir la classe, c'est être à l'aise dans tous les milieux et mettre à l'aise tous les milieux ». Bruno aime Paris

qu'on imagine, celui de l'amitié faussement blessée : « Salaud ! » Depuis, Bruno Gay a écrit trois romans et un recueil de nouvelles. L'une d'elle, intitulée « Samsung », l'histoire d'un four à micro-ondes, paraîtra d'ailleurs dans le numéro de janvier de la *Revue Littéraire*, toujours chez Léo Scheer. « J'ai une trentaine de lecteurs qui réclament après moi, j'ai mon lectorat », dit le primo-romancier. Dont sa fille qui, après avoir lu *No Zone* lui a déclaré : « Au bout de vingt pages, je t'avais complètement oublié ». Beau compliment. « Quand j'ai fini mon boulot de serveur, raconte son père, je n'ai aucune charge psychique, je ne ramène pas de travail chez moi, contrairement à un ingénieur par exemple. Je n'ai pas de télé, pas de voiture. Alors voilà, je suis entré en littérature comme on entre en religion. » *No Zone*, ce court roman de cent vingt pages a été écrit il y a deux ans et demi en trois semaines, à raison de six jours par semaine et de 12 heures

NO ZONE
Bruno Gay, Editions Léo Scheer, 120p., 17 €



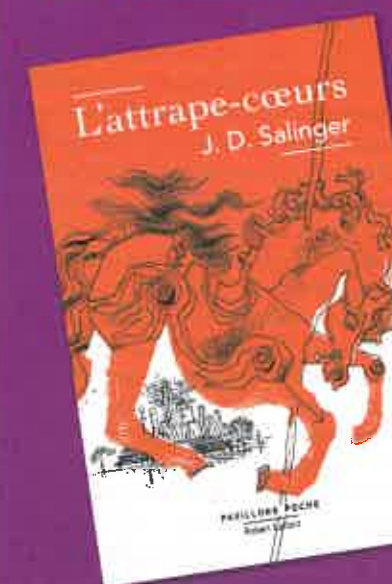
« Seule la pratique du goût permet de vivre en harmonie »

par jour, durant les vacances de l'auteur chez ses parents. Il semblerait que ce soit le dernier sorti de l'usine invisible. Il se déroule dans le futur, contrairement aux deux précédents dont l'un se passe dans le présent et l'autre dans le passé (et pas la peine d'insister, c'est tout ce que j'en saurai). Des militaires et des scientifiques sont envoyés en expédition dans une zone qui a été contaminée par une explosion atomique. Charge à eux de découvrir ce qu'il est resté de faune, de flore et peut-être aussi d'humanité... On pense à *Stalker*, moins d'ailleurs au film (« que je n'avais pas vu avant d'avoir écrit le livre » me dit Gay) qu'à l'excellent roman des frères Strougatski dont il est adapté. Sous le titre, aucun genre n'est indiqué, ni roman ni récit, car dans l'esprit de son auteur, il s'agit d'un « manifeste esthétique ». Pourquoi pas ? Le narrateur de *No Zone* ne dit-il pas au début de son histoire : « Je me frappe d'être moi-même d'un tempérament trop spéculatif, et, à plus de quarante ans, ma tête n'est jamais close. Rendu à ce point de ma réflexion, je suis, malgré tout, arrivé à la conclusion que seul le goût, je veux dire la pratique du goût, l'estimation permanente et le jeu de perception active que nécessite son exercice permet la vie en harmonie ».

Quand on le questionne sur ses influences, Bruno Gay commence par dire fièrement la langue française. Puis, comme il me voit dodeliner un peu de la tête, il parle de Swift, de Shakespeare, de Jacques Abeille qu'il vient de découvrir. Il cite aussi *Monsieur Teste*, *Le Rivage des Syrtes* et le *Dernier des Mohicans*, autre récit d'expédition qu'il trouve d'un « désespoir absolu ». Il a lu Houellebecq. « La question du style ne m'intéresse pas du tout » dit-il au passage. « En revanche, je me pose la question du lecteur. Tout mon livre est un défi à la lecture ». Là, Bruno Gay exagère un tout petit peu. « Je voudrais que le lecteur avance dans sa lecture comme ces explorateurs en terre inconnue, calcinée. Je ne cherche pas à provoquer du suspense mais de l'attente chez le lecteur ». Là, en revanche, il dit juste. Reste maintenant à percer un dernier mystère : pourquoi avoir accepté de

publier, alors qu'il s'y était jusqu'à présent toujours refusé à moins qu'il n'y ait jamais songé ? Bruno Gay me raconte alors qu'un ami (toujours le même écrivain ? M'agace, celui-là...) a passé son manuscrit à Richard Millet, qui a trouvé refuge chez Léo Scheer après avoir été viré de chez Gallimard. « Je ne cherchais pas à me faire publier, mais à me faire éditer. Je cherchais un édit. » Et puis, avec ce demi sourire avec lequel il sert sans doute les demis pression, il m'ajoute doucement : « Ma mère a quatre-vingt-deux ans. Mes trois enfants ne me prenaient pas trop au sérieux. Alors... »

SALINGER CENTENAIRE DE SA NAISSANCE



Édition classique

LE CHEF-D'ŒUVRE
INTEMPOREL

Édition bilingue



Édition collector

Retrouvez
toute l'œuvre
de J. D. SalingerPAVILLONS POCHE
Robert Laffont